

Maylis de Kerangal, Réparer les vivants, structure
factuelle et fictionnelle

ميليس دى كيرونجال، اصلاح الأحياء، التكوين الروائى
بين الحقيقة والخيال

Dr. Rabab Mosselhi

Professeure-adjointe

Département de langue et de littérature françaises

Faculté des Lettres - Université du Suez

د/ رباب مصلحي

أستاذ مساعد بقسم اللغة الفرنسية

كلية الآداب – جامعة قناة السويس

Maylis de Kerangal, Repairing the living, factual and fictional structure

Abstract

Repairing the living, ten literary awards, is one of the last novels of Maylis de Kerangal. It is, in fact, the story of a heart transplant, involving the existence of a dead and a living, the donor and the recipient

We find ourselves faced with a text which rests on two aspects: one of fictional order, relating to the history of the young man, the other of a scientific, factual nature concerning the operation of the transplantation itself.

Thus, the two totally different domains are intertwined. Our problematic will thus start from a primordial question: how the author was able to write a text, where the part of the factual, essentially scientific, was combined with the fictional part to present us a text identified generically as being a novel?

Let us say immediately that it is through a structuring at the same time formal and thematically studied that the author was able to present us a text which falls generously of the novel as she wished to proclaim it.

ميليس دي كيرونجال، اصلاح الأحياء، التكوين الروائي بين الحقيقة والخيال

ملخص:

اصلاح الأحياء، الرواية التي حصدت عشر جوائز أدبية، وهي إحدى الروايات الأخيرة لميليس دي كيرونجال. ففي الواقع هذا النص يتحدث عن عملية نقل قلب من شخص متوفى إلى شخص حي.

في الحقيقة ان النص يمزج الخيال والواقع العلمي الذي يتعلق بخطوات عملية نقل القلب التي نقلتها لنا الكاتبة وهنا سؤال يطرح نفسه: إلى أي زاوية أدبية ينتمي هذا النص؟ وهنا نجد أننا أمام مجالين مختلفين ومتداخلين: وهما من ناحية السرد الخيالي لقصة الشاب ومن ناحية أخرى الحقيقة العلمية بكل تفاصيلها ومصطلحاتها العلمية.

ومن هنا فإن دراستنا تنطلق من خلال سؤال جوهري وهو: كيف استطاعت الكاتبة أن تكتب نصاً تتداخل فيه العناصر الخيالية والعناصر العلمية لتخرج لنا عملاً أدبياً مصنف كرواية. وقد استطاعت الكاتبة من خلال البناء الشكلي والسمي، أن تقدم لنا نصاً أدبياً منصفاً كرواية.

Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, structure factuelle et fictionnelle

« La création s'exerce non sur la matière, mais dans la manière, ou dans la rencontre d'une matière et d'une manière »¹

Réparer les vivants, qui a reçu dix prix littéraires², est un des derniers romans de Maylis de Kerangal³ dont l'œuvre appartient au nouveau millénaire.

L'auteure fait partie d'une génération qui cherche « à faire du romanesque avec presque – rien, tant le désir en semble fort. »⁴ écrit Dominique Viart, ajoutant quelques pages plus loin cette phrase :

« Si la littérature change, c'est que changent ses préoccupations, en écho sans doute avec son temps »⁵

C'est le domaine de la médecine qui a suscité le besoin d'écrire chez Maylis de Kerangal. La résultante a été son texte intitulé *Réparer les vivants*.

Notons tout de suite l'insolite du titre. Alors qu'habituellement le verbe «réparer» n'est associé qu'aux objets, on le trouve ici associé aux êtres vivants.

Par ailleurs, c'est à travers la lecture du texte que ce titre se trouve repris et expliqué par l'auteure elle-même. C'est ainsi qu'elle reconnaît qu'il lui a été inspiré par une phrase tirée d'une pièce de théâtre de Tchekhov «Que faire Nicolas ? Enterrer les morts et **réparer les vivants**. »⁶

Là l'association des termes «morts et vivants » grâce au verbe (réparer) nous donne la clé du texte. Il s'agit, en fait, du récit d'une greffe cardiaque, impliquant l'existence d'un mort et d'un vivant, le donneur et le receveur.

En fait le texte est centré essentiellement sur l'opération même de la greffe cardiaque c'est-à-dire d'une transplantation consistant à remplacer un cœur malade par un cœur sain prélevé sur un jeune homme qui vient de mourir.

«Le désir, la nécessité ou l'urgence qui poussent un écrivain à écrire - écrit Dominique Viart - relèvent certes pour partie des motivations personnelles ou des prédispositions particulières. Mais ces motivations sont nées au contact d'un univers et se manifestent dans l'œuvre qui en porte la trace. »⁷

C'est dans le cadre du roman avec ses spécificités que Maylis de Kerangal a tenu à insérer le « réel », en d'autres termes, «le référentiel ». Or, ce « réel » qu'elle présente est celui de l'opération de la greffe du cœur, qui lui tenait personnellement à cœur⁸.

Nous nous trouvons ainsi face à un texte qui repose sur deux volets: l'un d'ordre fictionnel, se rapportant à l'histoire du jeune homme, l'autre d'ordre scientifique, factuel ou référentiel, concernant l'opération de la greffe elle-même.

Notons que si les personnages du texte ainsi que l'histoire appartiennent à l'ordre fictionnel, l'opération même de la greffe n'a été écrite que d'après une longue documentation à ce sujet, documentation d'ordre non seulement médical, mais également juridique, comme nous le verrons au cours de notre étude.

C'est à l'ouvrage de Gérard Genette *Fiction et diction*⁹ que nous avons emprunté le titre de notre recherche. Pour lui, si le fictionnel renvoie à tout ce qui relève de l'imaginaire, le factuel, par contre, renvoie aux faits reconnus comme réels¹⁰.

Une question peut alors se présenter : à quel statut appartient notre texte : *Réparer les vivants*?

« ce qui compte ici, c'est le statut officiel du texte et son horizon de lecture. »¹¹

Or, l'auteure elle-même, avoue que son texte, ainsi conçu, exige « une technicité » particulière basée justement sur cette interférence du réel- scientifique et du fictif. Elle dit:

« L'enjeu était (...) important avec *Réparer les vivants*, car dans le secteur de la transplantation cardiaque on est vite confronté à **une**

grande technicité. Mais il fallait que ce soit avant tout **un roman.** »¹²

En fait, le roman raconte l'histoire de Simon, un jeune homme de vingt ans, qui a eu un accident de voiture et se trouve en réanimation. Mais, les lésions sont irréversibles. C'est alors que la question du don d'organes est évoquée. Prévenus, les parents donnent leur accord. Et c'est son cœur qui sera donné à Claire Méjean, quinquagénaire souffrant d'une insuffisance cardiaque.

C'est ainsi que les deux domaines totalement différents se mêlent et s'interfèrent: fiction, celle de l'histoire du jeune homme, d'une part et d'autre part le réel- scientifique avec sa terminologie spécifique.

Notre problématique partira donc d'une question primordiale: comment l'auteure a pu écrire un texte, où la part du factuel, essentiellement scientifique et proprement médical s'est combinée avec la part fictionnelle pour nous présenter un texte identifié génériquement comme étant un roman ?

Disons tout de suite que c'est à travers une structuration à la fois formelle et thématique minutieusement étudiée que l'auteure a pu nous présenter un texte qui relève génériquement du roman comme elle a tenu à le proclamer.

Notre étude comportera ainsi deux parties de longueur inégale.

A- La première portera sur la structuration formelle du texte.

B- La seconde concernera l'étude thématique de deux sortes de chapitres :

- a. Ceux qui sont : soit entièrement fictionnels, soit à prédominance fictionnelle.
- b. Un chapitre primordial qui occupe la place médiane du texte, séparant les chapitres à prédominance fictionnelle des chapitres à prédominance référentielle.
- c. Les chapitres à prédominance référentielle.

C'est ce qui nous permettra de dégager les détails de l'écriture permettant l'interférence, des deux mondes, fictionnel et référentiel au fur et à mesure de l'étude.

A- La structuration formelle du texte.

Notons, tout d'abord, qu'au niveau de sa structuration formelle, le texte repose sur deux sortes de piliers ouvrant et clôturant l'essentiel du texte, encerclant ainsi, tout le corps du texte comme dans une parenthèse. Nous avons ainsi :

1. Une sorte de prologue¹³ fait d'une seule phrase qui s'étend sur une page et demie. Il s'agit d'un hymne chantant la vie et la mort du cœur du jeune Simon depuis sa naissance et se termine par sa mort : « ce qu'est ce cœur », ce qui l'a fait « bondir, vomir, grossir, (...) ce qui l'a étourdi, ce qui l'a fait fondre- l'amour » « ce qu'est le cœur de Simon Limbres », ce cœur qui a connu « la joie qui dilate et la tristesse qui resserre », ce cœur qui donne la « vie de flux et de reflux, vie de vannes et de clapets, vie de pulsations » (p.11), quand le cœur de Simon Limbres, une nuit, « cette nuit- là, nuit sans étoiles » s'est lentement éteint.

« il faisait entendre le rythme régulier d'un organe qui se repose, d'un muscle qui lentement se recharge- un pouls probablement inférieur à cinquante battements par minute- quand l'alarme d'un portable s'est déclenchée au pied d'un lit étroit, l'écho d'un sonar inscrivant en bâtonnets luminescents sur l'écran tactiles les chiffres 05 :50, et quand soudain tout s'est emballé. » (p.12)

Comme on peut le constater, commençant par la fiction, le prologue se termine sur des détails d'ordre scientifique, donc référentiels ou factuels.

2- Quant à ce que nous avons appelé épilogue¹⁴, il est représenté par deux paragraphes composés de deux longues phrases qui clôturent le texte. Il est consacré à l'opération de la greffe dans tous ses détails scientifiques, entièrement référentiels. Mais à l'inverse du prologue, il se termine par des détails d'ordre fictionnel centrés sur la vie naissante de la mort, et la vie qui reprend son cours pour chaque membre du corps médical présent le long de la greffe cardiaque.

S'élève alors le chant « de la belle mort » que Thomas Rémige, l'infirmier coordonnateur des prélèvements, avait l'habitude de fredonner dans cette Cellule de coordination des prélèvements d'organes et de tissus

à l'hôpital¹⁵. A ce chant s'ajoute cette phrase de l'instance narrative qui évoque la receveuse du cœur prélevé: « Claire a-t-elle entendu le chant de Thomas Rémige dans ses songes anesthésiques, ce chant de la belle mort ? » (p.280)

Enfin le texte se termine par la célébration de ce nouveau jour qui pointe : le « sous- bois » qui s'éclaire, « un chardonneret (qui) chante », et s'achève avec cette phrase : « il est cinq heures quarante- neuf » (p.281), juste les vingt-quatre heures pendant lesquelles un cœur, continue à battre, avant de s'éteindre définitivement. Vingt-quatre heures qui ont redonné vie à un mourant. Ainsi le fictionnel et le référentiel s'imbriquent et se fondent l'un dans l'autre.

Quant au corps du récit qui occupe (27) chapitres, il est consacré aux divers éléments de la diégèse, qu'il s'agisse des éléments fictionnels ou des éléments référentiels.

B- Etude thématique des différents chapitres.

Sans rentrer dans tous les détails concernant le corps du texte constitué de (27) chapitres, nous essayerons, au niveau thématique, d'analyser quelques uns de ces chapitres pour dégager les procédés d'écriture utilisés par l'écrivaine pour interférer fictionnel et référentiel réussissant un texte génériquement identifié comme étant un roman.

a- Nous commencerons par l'analyse de quelques chapitres essentiellement fictionnels.

Donnons à titre d'exemple les deux premiers chapitres presque entièrement fictionnels. **Le premier chapitre** constitue un point de départ du récit puisqu'il rapporte dans ses moindres détails la dernière journée de la vie de Simon Limbres, journée fatale qui commence dans la joie de vivre et se termine dans les ténèbres de la mort.

Féru du sport de surf¹⁶, Simon Limbres, jeune homme d'une vingtaine d'année, avait décidé avec deux de ses copains de faire une session en « froid-février glacial » (p.13). Le long de plus d'une dizaine de pages, l'auteure nous présente cette journée qui s'annonçait si merveilleuse.

Réveillés contre leur habitude « à six heures du matin » (p.15), installés dans le van, ces amateurs du surf, rêvant « de la plus belle vague qui se soit jamais formée sur terre » (p.16). Ils se voyaient en héros « des kings ». C'est l'amorce du jour où « l'informe prend forme : les éléments s'organisent, le ciel se sépare de la mer, l'horizon se discerne ». Les trois garçons se préparent : « ils descendent vers la mer, surf sous le bras, légers, franchissent la grève à grandes enjambées, la grève où les galets s'effondrent sous leur pas dans un boucan infernal ». Devant eux se présente la mer c'est-à-dire « la fête » (p.18). Entrant dans l'eau glaciale, ils sont partagés à la fois par deux sentiments : **la terreur** et **le désir**.

La terreur de cette mer et le désir de l'affronter, et de la dominer. Il est vrai que « l'eau est sombre (...) et glacée (...) Simon ne pourra jamais prendre plus de trois ou quatre vagues, il le sait, le surf en eau froide étreinte l'organisme » (pp.19-20), mais pour lui « le temps n'existe plus, il n'y a plus d'histoire, seul ce flot aléatoire qui le porte et tournoie. » (p.20). Il attend la vague où il trouverait l'entrée pour s'y infiltrer. Et voilà cette vague qui arrive et s'approche de plus en plus « c'est alors que Simon s'élançait et rame de toutes ses forces, afin de prendre la vague de vitesse (...), afin d'être pris dans sa pente » avant justement de prendre le « take off, (...) couper toute respiration, rassembler son corps en une seule action » pour lui donner « l'impulsion verticale qui le dressera sur la planche, pieds bien écartés » (p.21). C'est là le moment crucial que Simon préfère « Devenir déferlement, devenir vague ». Pour lui c'est le moment où il ressent que « l'espace l'envahit, l'écrase tout autant qu'il le libère », pour lui c'est « un état de grâce » (p.22), tant attendu, tant espéré.

Rejoignant ses deux copains ils poussent ensemble ce même cri dans la descente. Sortir de l'eau une heure plus tard, personne ne les vit « lessivés, carbonisés » sous l'effet de l'eau froide, personne ne vit « leurs pieds et leurs mains même ment bleus, meurtris, violacés jusque sous les ongles, ni les dartres qui lacéraient maintenant leur visage, les gerçures aux commissures des lèvres (...) un tremblement continu de mâchoires calé sur celui de leur corps ». C'est la fatigue qui s'empare d'eux, de sorte qu'elle les a empêchés de « parler, décrire les chevauchées, inscrire

la légende de la session », ils s'empressent de s'enfermer dans la voiture. Chapitre d'ouverture entièrement fictionnel.

Le deuxième chapitre rapporte les conditions dans lesquelles l'accident s'est produit. C'est cet accident, d'ordre fictionnel, qui générera l'essentiel du texte, celui de l'opération. Tous les détails sont minutieusement rapportés.

Au retour de cette session de surf, c'est Chris qui conduit et à mesure que le temps passe, ses camarades « s'engourdissent, leurs paupières se ferment par intermittence ». De son côté, Chris commence à accélérer ayant envie « d'abréger ce temps de retour pour rentrer s'étendre », Chris a-t-il fait un faux mouvement ou un faux geste ou même « s'est endormi au volant ». Nul ne le saura. Ayant « percuté ce poteau de plein fouet ; (...) sur les trois passagers assis à l'avant, deux seulement portaient une ceinture de sécurité » (p.26). On a établi par la suite que le troisième placé au centre « avait été propulsé vers l'avant sous la violence du choc, crâne heurtant le pare-brise ». Inconscient, porté au SAMU, (service d'aide médicale d'urgence, le cœur battait toujours : « son nom était Simon Limbres.»

C'est en terminant cette première partie constituée de trois chapitres entièrement consacrés au récit fictionnel, par le sigle SAMU auquel s'est associé le nom de la victime, qu'on passera dans le chapitre suivant du monde fictionnel au monde référentiel, celui de l'hôpital.

« (...) l'arrivée du SAMU, cœur battant toujours, et ayant trouvé sa carte de cantine dans la poche de son blouson, on a établi que son nom était Simon Limbres. » (p.27)

Un troisième exemple, d'une importance capitale, est **le chapitre (8)**, consacré à la famille de la victime. Chapitre entièrement fictionnel, l'auteure s'y attarde d'abord à décrire et dessiner dans les moindres et multiples détails le cadre, l'atmosphère et le silence qui caractérisent cette journée. Tout est silencieux, monochrome, sans vie. Ce sont les premières heures du lendemain de l'accident. Dans cette heure matinale

«aussi loin que porte le regard, rien, ni touche de lumière, ni éclat de couleur vive, (...) ni chanson échappée par une fenêtre ouverte (...) ni odeur de café, parfum de fleurs ou d'épices » (pp.83-84).

Et dans ce cadre où l'auteure suit pas à pas la mère de Simon Limbres en ce matin d'hiver, seule vit la détresse de cette mère qui éperdue venait d'apprendre la nouvelle de la mort de son fils et qui avance dans le vide de la rue tel un automate, à la recherche d'un café pour pouvoir téléphoner à son mari et lui apprendre la funeste nouvelle. Alors qu'elle est envahie par le flot de souvenirs, par les images de son fils qui viennent par « vagues successives, en razzia » (p.85), elle n'a qu'une phrase, qu'une imploration qu'elle répète telle une automate : « En ce jour funeste, je te prie ô mon dieu. » (p.84).

Comment aurait-elle pu contrôler ces bouffées d'images de Simon dans « le cagibi de Révol¹⁷ » (p.85) qui lui apprend que la mort de son fils est « irréversible ». Comment pourra-t-elle communiquer ce mot à son mari ?

Obligée de téléphoner à son mari et craignant le choc de cette nouvelle fatale, elle s'efforce à préparer et à composer ses phrases : ce sont alors trois propositions essentielles :

« Primo : Simon a eu un accident. Deuzio : il est dans le coma (...). Tertio : la situation est irréversible » (p.86)

Devant ce dernier mot, elle recule, incapable de l'articuler. Elle ne peut prononcer que cette phrase : « rien n'est irréversible », plaidant et espérant en même temps le mouvement continu de la vie et que toute situation peut changer. Espoir qu'elle ne cesse de se répéter bien qu'au fond d'elle-même elle n'y croit pas. Cette réalité ne cesse de s'imposer à elle. Elle cherche alors à travers les mots susceptibles d'atténuer l'impact de l'idée fatale et trouver la phrase qu'elle pourra prononcer : « reprenant (...) que oui, le pronostic vital de Simon est engagé, qu'il est dans le coma mais qu'il est vivant » (p.88).

Après l'arrivée du mari, «armée de courage » elle « a débité les trois propositions qu'elle avait préparées » (p.90). Mais entendant le terme « irréversible » c'est le choc pour le père, l'ébranlement de tout son

être. Ne pouvant point se retenir, il frappe le sol de son pied «Son corps fume » (p.91)

Ce chapitre entièrement fictionnel se termine sur l'image du couple qui quitte le café où il s'était rencontré.

Quant aux chapitres à prédominance fictionnelle c'est-à-dire ceux où le fictionnel domine le côté référentiel du texte.

Citons, à ce propos, **le chapitre (9)**. Dans celui-ci le fictionnel réside, d'une part, dans les réactions des parents arrivés à l'hôpital où gît le fils, et d'autre part, dans la présentation des personnages du corps médical.

Entrés dans une chambre que baigne le demi- jour, les parents de Simon regardent leur fils :

« Simon Limbres est là, couché sur le dos dans un lit, (...). Il est placé sous assistance respiratoire. Le drap se soulève doucement à chaque inspiration, mouvement faible mais perceptible, on dirait qu'il dort. » (p.92)

Moments critiques vécus par les parents qui sont minutieusement décrits. Chercher à sentir les manifestations de vie de leur enfant est leur seul et unique souci: sa respiration, le mouvement du cœur perceptible à travers le drap.

Chacun des gestes effectués soit par la mère, soit par le père est ensuite rapporté, ils s'approchent l'un après l'autre de leur fils :

« Marianne se penche au- dessus de la bouche de son enfant pour percevoir son souffle, pose une joue à hauteur de sa poitrine pour entendre son cœur. Il respire, elle le sent ; son cœur bat, elle l'entend »

A l'idée que cela n'est qu'impression menteuse, elle chancelle jambes molles, ne pouvant supporter l'idée de la mort de Simon.

De son côté le père s'est avancé de l'autre côté du lit, et se penchant, c'est avec peine qu'il prononce son prénom Simon : « Simon. On est là, on est avec toi, tu m'entends, Simon, my boy, on est là. » (p.94). Toute la tendresse de la mère, toute l'inquiétude et l'amour du

père sont là, rapportés par ces gestes et par ces mots chargés de toute l'affection du père pour son seul et unique fils « my boy ».

Tout un monde fictionnel avec ses personnages, avec ses sentiments est ainsi représenté. Tout ce qui concerne la famille, la douleur ressentie, les moments d'hésitations, les interrogations émises, les gestes entrepris sont tous explicitement rapportés précédés par le sujet en question :

« Marianne se penche au dessus de la bouche de son enfant »

« (...) Sean (...) il prend la main de son fils tandis que du creux glacé de son ventre au bord de ses lèvres à peine entrouvertes se forme péniblement son prénom : Simon. » (p.94)

Par ailleurs, le fictionnel ne s'arrête pas là, l'auteure ouvre en ce moment la voie aux souvenirs qui déferlent devant le regard du père et de la mère. C'est tout un monde qui revient, l'enfance avec le « babil archaïque des îles de Polynésie, ou mots- mana qui auront traversé toutes les épaisseurs du langage sans s'altérer... ». C'est d'autre part « ce tatouage maori »(p.95) que les parents n'ont jamais touché :

« Simon avait marqué sa peau l'été de ses quinze ans, lors d'une colo de surf au Pays basque » (p.95)

À ces détails concernant les réactions des parents du jeune accidenté Simon Limbres, s'ajoutent les figures des différents personnages appartenant au corps médical. Défilent alors devant le lecteur le médecin Pierre Révol, l'infirmière de la réanimation Cordélia Owl, et l'infirmier coordonnateur des prélèvements Thomas Rémige. Sans s'étendre sur leurs détails physiques l'auteure a réussi grâce à quelques grands traits à nous les présenter en tant que personnages fictionnels et non seulement comme membres du corps médical.

C'est ainsi que **Révol**, le médecin, avec « sa foulée dégingandée » (p.97) n'est point représenté seulement comme étant un médecin qui exécute uniquement sa profession mais comme représentant d'un type de cette profession pour qui les sentiments existent, et l'humain prime.

C'est ainsi que face aux parents, il ne peut s'empêcher de revivre leurs réactions devant le corps de leur enfant, [penchant] son visage « vers le sol, tête rentrée dans les épaules », il se demande : « qu'ont-ils pu voir dans la chambre de leur fils ? Qu'ont-ils pu concevoir de leurs yeux ignares quand ils ne pouvaient établir de relation entre l'intérieur détruit de Simon et son extériorité paisible, entre son dedans et son dehors ? » (p.100), et quand le corps de leur enfant ne permettait aucune apparence certaine de la mort. Personnage, digne et sensible, il s'inquiète des réactions et des sentiments vécus par les parents :

« Ont-ils seulement déjà croisé un cadavre ? Veillé une grand-mère, ramassé un noyé, accompagné un ami en fin de vie ? Ont-ils vu un mort ailleurs que dans une série américaine » (p.101)

Ce moment de réflexion et de méditation se poursuivant, Révol se met à la place des parents face à la mort de leur fils, réfléchissant à cette réalité « la mort », ce qu'elle signifie et comment elle se manifeste :

« Comment pourraient-ils seulement penser la mort de leur enfant quand ce qui était un pur absolu- la mort, l'absolu le plus pur justement- s'est reformé, recomposé, en différents états du corps ? Puisque ce n'était plus ce rythme frappé au creux de la poitrine qui attestait la vie. » (p.102)

Ainsi, devant cette femme et cet homme atterrés, Révol ne peut que partager leur affliction, leur incertitude, face à ce corps,

« quand sa carnation est rose encore, et souple, quand sa nuque baigne dans le frais cresson bleu et qu'il se tient allongé les pieds dans les glaïeuls ? ».

Lui-même, est profondément bouleversé face à

« ce corps intact, à ce corps qui ne saigne pas, calmement athlétique, qui ressemble à celui d'un jeune dieu au repos, qui a l'air de dormir, qui a l'air de vivre. » (p.103)

Ainsi, vivant ses impressions, formulant ses pensées intimes, c'est à une pure figure de fiction que le lecteur assiste dans ces pages où l'auteure accorde une place primordiale au fictionnel.

Il en est de même pour **Cordélia Owl**, l'infirmière de la réanimation. Belle femme à l'attitude quelque peu inhabituelle, c'est avec « un sourire furtif » et « une douceur à peine supportable » dans de telles conditions, qu'elle s'adresse à Simon comme s'il était vivant : « je vais vous prendre la température » (p.96), dit-elle devant l'ahurissement des parents et du médecin Révol. Devant cette attitude, Révol n'hésite pas à mettre fin à cette scène incompréhensible en invitant les parents à quitter la salle pour se rendre à son bureau.

Entièrement fictionnelle, cette figure négative de l'infirmière est présentée comme un type de femme egocentrique qui malgré sa profession ne vit que pour elle-même. Indifférente à la douleur des autres, elle n'accorde intérêt qu'à ses propres aventures sentimentales. Celles-ci, longuement narrées, viennent, en fait, souvent interrompre le corps du récit comme pour alléger et atténuer cette atmosphère de mort dans laquelle vivent les autres personnages.

Par contre, Thomas Rémige, arrivé au bureau du médecin où se trouvent les parents avec le médecin Révol, se présente, ainsi, « je suis infirmier, je travaille dans le service » (p.97). Discret, il demeure silencieux aux côtés de Révol, respectant la douleur manifeste et le silence des parents du jeune Simon. Après la sortie du médecin Révol qui, incapable de subir le drame de cette situation, s'est trouvé une excuse pour quitter le bureau, Thomas Rémige s'adresse alors aux parents du jeune Simon qui ne cessaient point de pleurer. « D'une voix pleine d'attention », il leur demande « s'ils voulaient repasser dans la chambre de Simon. », précisant, avec douceur, qu'il est là pour les accompagner « pour être avec eux », prêt à « répondre à (leurs) questions. » (p.104).

C'est à partir de là seulement que détails fictionnels et détails référentiels viendront s'imbriquer et s'interférer dans la partie finale du chapitre.

Ainsi, voyant arriver le médecin, le père murmure : « J'entends son cœur qui bat » puis insistant « son cœur bat n'est-ce pas ? » (p.95). C'est la phrase « cœur qui bat » qui ouvrira la voie aux éléments référentiels passant ainsi d'un niveau à un autre.

« Oui, Révol insiste, son cœur bat, grâce aux machines » (pp.95-96).
Détail concernant une des étapes précédant l'opération de la greffe et première allusion aux détails référentiels.

C'est également devant l'expression de l'attente terrifiée que manifestaient les parents que Révol affirma :

« Le cerveau de Simon ne manifeste plus aucune activité, l'électroencéphalogramme de trente minutes qui vient d'être réalisé présente un tracé plat, Simon est désormais dans un coma dépassé. » (pp.97- 98)

« dépassé », mot vigoureusement rejeté par les parents qui avaient compris que « le dénouement est proche »

Et selon le même processus d'écriture, à ce refus répondra l'explication médicale du médecin : « (...) nous avons transmis le scanner à des neurochirurgiens experts qui ont malheureusement confirmé qu'une intervention chirurgicale ne pouvait changer quoi que ce soit » (p.98).

Et c'est toujours en suivant cet ordre (réaction/explication) qu'à la révolte manifestée par les parents, répondront les étapes par lesquelles médicalement leur fils passe :

« Les fonctions de la vie de relation, autrement dit la conscience, la sensibilité, la mobilité de votre fils sont abolies, et de même, ses fonctions végétatives, sa respiration et la circulation de son sang ne sont plus assurées que par des machines » (p.99)

Enfin la phrase cruciale et définitive est prononcée «- Simon est en état de mort cérébrale. Il est décédé. Il est mort. » (p.99)

Foudroyé par ces mots, « la voix ravagée par la révolte et le chagrin », c'est à peine si le père a la force de souffler cette question : « pourquoi est- il maintenu en réanimation s'il n'y a plus d'espoir ? Qu'est-ce qu'on attend ? » (p.105)

C'est par ces mots murmurés par le père que se termine ce chapitre dans ses dernières lignes où les modes fictionnel et référentiel se croisent et se fondent à la suite d'un mot glissé ou d'une question posée par les parents qui sollicitent une réponse d'ordre référentiel.

C'est également à cette même question que répondront d'autres chapitres où le référentiel surpasse et domine le fictionnel.

b- A ce sujet **le chapitre (12)** occupe une place de choix dans tout le texte. En fait, fondamental au niveau du roman il occupe presque le cœur même du texte puisqu'il s'étend de la page (117) à la page (134), alors que le roman compte 281 pages. Il se trouve ainsi, au niveau de la structuration, presque à son milieu.

Ce chapitre tourne autour de la question primordiale que Thomas, l'infirmier coordonnateur des prélèvements, doit poser aux parents. Sachant qu'il s'agit d'une situation critique et d'une bataille à affronter, il cherche à former sa phrase, celle du don d'organes:

« Conscient que la ponctuation est l'anatomie du langage, la structure du sens, si bien qu'il visualise la phrase d'amorce, sa ligne sonore, et apprécie la première syllabe qu'il prononcera, celle qui va fendre le silence, précise, rapide comme une coupure » (p.119)

Il commence par parler de l'état où se trouvent les organes de Simon, surtout que le cœur continue à fonctionner « c'est une situation exceptionnelle » (p.119) argumente-t-il face aux parents, puis il enchaîne sur la possibilité d'envisager le don d'organes.

Devant le regard de terreur que lui lancent les parents, devant l'expression d'affolement qu'ils manifestent, Thomas utilisant un argument plus fort, enchaîne par une question qui se rapporte à leur fils cherchant à centrer leur attention non sur l'opération même du don d'organes mais sur l'opinion qu'aurait pu avoir leur fils :

« Votre fils est- il inscrit au registre national des refus de don d'organes ? Ou savez- vous s'il avait exprimé une opposition à cette idée, s'il était contre ? » (p.122)

L'échange se poursuivant, on arrive à la question portant sur ce que Simon aurait souhaité et s'il aurait consenti au prélèvement de ses organes.

À mesure que la tension monte d'autres questions sont soulevées par Thomas : Simon était-il généreux, était-il croyant, croyait-il à la résurrection du corps ? C'est à ces questions que la mère réagit : « il était généreux » et « Simon est baptisé. », et il « croyait à la réincarnation » (p.126).

C'est alors que Thomas s'empresse de rappeler la position favorable au don de l'église. Du même coup, la mère rappelle à son mari le livre sur la réincarnation qu'il avait lu l'été d'avant :

« se dépenser, Simon, ça comptait pour lui, il était physique, c'est ça, c'est comme ça qu'il était, vivant dans son corps, c'est comme ça que je le vois, la nature, dans la nature, il n'avait pas peur. » crie le père. (p.126)

Pour Thomas la cause était à moitié gagnée puisque les parents ont utilisé l'imparfait assumant ainsi la mort de leur fils. Mais le problème n'avait pas été complètement tranché et résolu.

En effet, il fallait obtenir le consentement des parents pour le prélèvement. Question sans laquelle l'opération du prélèvement n'était point possible d'après la loi¹⁸ quand le donneur était mort et qu'il n'avait pas, de son vivant, inscrit son refus dans le registre national. Or, « la possibilité du refus est aussi la condition du don » (p.129), insiste Thomas.

« Ok, on prélève quoi ? » (p.129) murmure le père, tête baissée. Ne croyant pas ses oreilles, Thomas énumère rapidement les organes qu'on prélève dans ces conditions : le cœur, les reins, les poumons, le foie et s'empresse de terminer par cette phrase : « le corps de votre enfant sera restauré » (p.129).

De ce discours, Marianne, la mère, ne retient qu'un mot : le cœur. « Le cœur ? Marianne redemande. Oui, le cœur répète Thomas. Le cœur de Simon. » (p.130) Ce n'est qu'après un long moment de réflexion revivant ce que ce mot, le cœur, peut vouloir dire, qu'elle reprend dans un souffle :

« Le cœur alors. Mais pas les yeux, on ne prend pas les yeux, n'est-ce pas ? » (p.130).

À l'évocation du prélèvement d'organes, Marianne, la mère, n'avait réagi qu'à celui du cœur, organe de l'amour, et qu'à celui des yeux :

« Car les yeux de Simon, ce n'était pas seulement sa rétine nerveuse, son iris de taffetas, sa pupille d'un noir pur devant le cristallin, c'était son regard ; sa peau (...) **c'était sa lumière et son toucher, les capteurs vivants de son corps.** » (p.131)

Sa mission pénible accomplie, Thomas reprend sa phrase : « - Le corps de votre enfant sera restauré. » ajoutant « si votre enfant est donneur, cela permettra à d'autres personnes de vivre, d'autres personnes en attente d'un organe. » (p.131) « Alors il ne sera pas mort pour rien ». face à ce dernier argument, le père regardant Thomas droit dans les yeux, il dit, la voix à peine audible :

« (...) on sait tout ça, les greffes sauvent des gens, la mort de l'un peut accorder la vie à un autre, mais nous, c'est Simon, c'est notre fils, est-ce que vous comprenez ça ? » (p.132)

Ce que nous devons souligner c'est que ce moment crucial vécu par les parents, celui du consentement à l'idée du prélèvement d'organes, l'auteure a tenu à le placer presque au milieu de son texte, comme déjà dit¹⁹. Ainsi le summum du drame fictionnel est-il privilégié au dépend du côté référentiel qui concerne toutes les étapes de l'opération de la greffe elle-même.

Celles-ci, dans leur ensemble n'occupent que neuf chapitres où la prédominance leur est accordée, alors que le côté fictionnel couvre dix-huit chapitres.

De plus, c'est à ce chapitre médian que succèdent d'autres chapitres partagés, dans des proportions différentes, entre des éléments soit fictionnels, soit référentiels. Il y a ainsi les détails qui précèdent et qui suivent l'opération de la greffe : historique de l'opération elle-même, le protocole et la morale qui la sous-tend. Quant à la partie fictionnelle dans cette partie du texte, il s'agit essentiellement des détails concernant soit la candidate, la receveuse du cœur, ses conditions familiales, et surtout

psychiques, pendant cette période d'attente : est-ce la mort ou une nouvelle vie qui s'annonce pour elle ?

c- En ce qui concerne les chapitres où le factuel domine- parallèlement à ceux où le fictionnel domine- ce sont essentiellement ceux qui concernent l'opération de la greffe elle- même. Nous nous limiterons à deux chapitres : **chapitre (15)** et **chapitre (27)**²⁰.

Le premier est consacré essentiellement aux différentes étapes précédant l'opération de la greffe elle- même.

Si le chapitre commence par cette phrase dite par le père de Simon « il est donneur » (p.150), tout le chapitre est construit sur une suite de questions et de réponses entre les parents et Révol, le médecin, qu'elles soient brèves ou étendues selon le cas.

« maintenant, il se passe quoi maintenant ? », souffle la mère, et c'est au médecin de répondre comme l'exigent les règles et les étapes scientifiques des cas similaires :

« Nous allons procéder à une évaluation intégrale des organes, et transmettre ces éléments au médecin de l'Agence de la biomédecine qui, en fonction de ces informations, peut proposer un ou plusieurs prélèvements, après quoi nous organiserons l'intervention elle- même au bloc opératoire. Le corps de votre enfant vous sera présenté demain matin. » (p.154)

À une autre question :

« qu'est-ce qu'on va lui faire, concrètement ? »,
c'est à une réponse brève et rapide qu'on assiste
« on incise le corps, on prélève, on referme » (p.155).

Les questions se suivent ainsi suscitant des réponses d'ordre scientifique donc d'ordre factuel.

À la question « C'est vous qui opérez ? » ce sont les règles et les démarches imposées dans de tels cas qui sont alors présentées. Règles retenues et rapportées par l'auteure après une longue documentation²¹ faite à ce sujet qui lui était totalement étranger : le protocole suivi, les signatures distinctes, « le procès- verbal qui acte le décès ... » (p.156)

Et c'est alors qu'on assiste aux divers moments de l'opération: arrivée des chirurgiens chargés de prélèvement, venus des hôpitaux où se trouvent les patients « en attente de greffe », présence continue de Thomas, l'infirmier, auprès de Simon et l'anonymat receveur du cœur de Simon...

Le chapitre se termine par les étapes à suivre : appel de l'agence de la biomédecine, évaluation poussée des organes prélevés puis recherche sur l'ordinateur des détails nécessaires pour un nouveau document portant sur

« l'intégralité des données concernant le corps de Simon Limbres : c'est le dossier Cristal, archive et outil du dialogue qui se tisse à présent avec l'Agence de la biomédecine, garant de la traçabilité du greffon et de l'anonymat du donneur. » (p.159)

Pourtant, s'agissant d'un roman, Maylis de Kerangal a tenu à terminer ce chapitre par ces mots rattachant la mort à la vie qui se poursuit comme toujours:

« Il (Thomas) lève la tête : un oiseau sautille sur le rebord de la fenêtre, toujours le même oiseau, il a l'œil fixe et rond. » (p.159).

Le dernier chapitre est consacré à l'opération même de la greffe, avec ses différentes étapes.

C'est ainsi que l'assentiment des parents obtenu, il a fallu contacter l'hôpital de La Pitié Salpêtrière à Paris où se trouvait Claire, dans la cinquantaine, un cas susceptible à devenir receveur. Virgilio, le médecin nommé pour le prélèvement du cœur, arrive à l'hôpital du Havre et procède à l'opération, alors que d'autres équipes interviennent pour prélever les organes. L'avant dernière étape est celle où le cœur exporté du corps de Simon et conservé dans un caisson isotherme, stérile, arrive, par avion, avec le médecin Virgilio, à l'hôpital de la Pitié Salpêtrière où l'attend Claire, la receveuse.

À partir de là, chaque étape, chaque détail est noté : l'arrivée au bloc opératoire de l'équipe du médecin Harfang. C'est en ce moment où prêt à entreprendre les premiers pas de l'opération que Harfang convoque son lignage²², occasion pour l'auteure de présenter l'historique de cette

opération, celle de la greffe, qui a constitué une des dates les plus importantes de la médecine.

Se plaçant dans le sillage de Christiaan Barnard, de Norman Shumway, ou encore Christian Cabrol, Harfang entreprend sa tâche. Ici, l'auteure note chaque geste, chaque instant de cette opération, si complexe et pour laquelle elle s'est longuement documentée. Le lecteur ne peut que suivre les principaux moments de l'opération avec leurs moindres détails.

« le cœur est extrait du corps et la circulation extracorporelle mise en place : une machine remplace pour deux heures le cœur de Claire, une machine qui va reproduire le circuit du sang dans le corps. A cet instant, Harfang demande le silence, il fait tinter une lame sur un tube de métal, puis prononce à travers son masque la phrase rituelle à ce stade de l'opération : *Exercitatio Anatomica de Motu Cordis et Sanguinis in Animalibus*- hommage à William Harvey, premier médecin à décrire, en 1928, l'intégralité du système de circulation sanguine dans le corps humain » (p.276)

Viendront ensuite les détails concernant l'électrocardiogramme, la température du corps de Claire, l'ingestion des produits.

Quant au cœur, une fois extrait du bocal, Virgilio « le saisit à deux mains, et le place au fond de la cage thoracique » (p.277). Suivra, enfin, le long travail de couture dont se chargent les chirurgiens :

« ils œuvrent à reconnecter le cœur en procédant de bas en haut, de manière à l'ancrer en quatre points

_ l'oreillette gauche du receveur est cousue à la partie complémentaire de l'oreillette gauche du cœur du donneur, l'oreillette droite idem, l'artère pulmonaire du receveur est raccordée à la sortie du ventricule gauche. » (p.277)

Ce sont là les derniers moments de la greffe, de ce « transfert de vie » puisque c'est alors que le cœur de Claire peut « recevoir le sang » (p.278).

Opération transmise aux lecteurs dans ses moments successifs. Lentement « irrigué », le cœur reçoit les décharges électriques, ce n'est qu'après le deuxième essai que le cœur se contracte suivi d'un « tressaillement » (p.279), puis de ces secousses de plus en plus perceptibles, l'organe :

« peu à peu recommence à pomper le sang dans le corps, et il reprend sa place, puis ce sont des pulsations régulières, étrangement rapides, qui bientôt forme rythme, et leur frappe évoque celle du cœur d'un embryon, cette saccade que l'on perçoit lors de la première échographie, et c'est bien la frappe initiale qui se fait entendre, la première frappe, celle qui signe **l'aube**. » (p.280)

L'aube, heure ultime après laquelle le cœur de Simon Limbres aurait-sans cette opération de la greffe- cessé de battre. C'est aussi l'aube d'une nouvelle vie qui commence. Et, c'est avec ce détail que Maylis de Kerangal met le point final à son texte. Texte où si le référentiel et le fictionnel, s'interfèrent et fusionnent parfois, c'est la thématique fictionnelle qui prime, celle de la vie et de la mort. Thématique qui sous tend le titre du texte et qui se traduit non seulement par les détails scientifiques de l'opération même de la greffe, mais surtout par un récit fictionnel où domine un chant d'amour, un hymne adressé au cœur humain, cet organe unique, le seul à décider de la vie ou de la mort de la créature humaine. Long hymne qui accompagne le périple effectué par cet organe précieusement gardé d'un pays à un autre, d'un aéroport à un autre, d'un hôpital à un autre et qui passe d'un corps à un autre.

Hymne à ce cœur qui vient redonner espoir et vie à un être humain mettant fin à sa souffrance et sa désespérance. Mais hymne également à la science qui a permis, grâce aux génies de quelques savants et dans certains cas et conditions, que la vie renaisse de la mort.

Conclusion

En somme, et pour nous résumer, nous pouvons dire, que c'est à travers une structuration minutieusement étudiée que Maylis de Kerangal, est parvenue à faire prévaloir le côté fictionnel par rapport au côté référentiel.

Par ailleurs, ce que le lecteur retiendra c'est le drame vécu par des parents qui viennent de vivre la mort de leur fils, à peine âgé de dix neuf ans et qui, en un moment se trouvent amenés à signer le verdict de sa mort effective.

Moment crucial où ils savaient que seul, ce geste, leur donnait la possibilité d'accorder une autre vie à un être qui s'apprêtait à mourir et de « réparer » ainsi (un) vivant.

Telle est la thématique que Maylis de Kerangal nous a présentée, justifiant ainsi la précision générique du terme « roman ».

¹ - Tiphaine Bamoyout, *L'Intertextualité*, Paris, éd. Nathan, 2001, p.51.

² - Ce roman est couronné par dix prix parmi lesquels : le prix du roman des étudiants France culture, Télérama 2014, Le Grand Prix RTL-Lire 2014, le prix des lecteurs l'Epress- BFMTV 2014 et le prix Relay des voyageurs 2014 avec Europe1.

³ - Maylis de Kerangal est un auteur français. Elle a déjà publié plusieurs romans, mais elle a rencontré un succès mérité avec ses romans *Naissance d'un pont* (Verticales, 2010, prix Médicis) et *Réparer les vivants* (Verticales, 2014). Elle a créé des éditions destinées à la jeunesse et écrit pour la revue "Inculte".

⁴ - Dominique Viart, Bruno Vercier, *La littérature française au présent*, Paris ,éditions Bordas,2^e édition, 2008, p.8.

⁵ - Ibid., p.14.

⁶ - Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, Paris, Gallimard, 2014, p.133.

⁷ - Dominique Viart, Bruno Vercier, *La littérature française au présent*, ibid., p.14

⁸ - En réponse à la question : Quelle a été l'origine de ce roman? Comment l'idée d'écrire sur le don d'organe, sur le parcours d'un cœur, est- elle apparue ?

M. de Kerangal a dit : « je suis frappée depuis longtemps par tout ce qu'enveloppe la transplantation (...) je travaillais sur un autre projet quand **l'idée de ce roman a fait retour, dans le sillage de deuils récents**. Je crois que **c'est le cœur**, cette expression de cœur humain qui a déclenché l'écriture. Cœur- muscle et cœur- symbole, organe et boîte noire, pompe et siège des affects. Cette double dimension du cœur a instauré la possibilité du roman. »

Réparer les vivants, Par François REYNAUD, Librairie des Cordeliers, Romans-sur-Isère, *Revue Page*, Entretien diffusé à la date de 30/1/2014 sur le site Revue Page, <http://www.pagedeslibraires.fr/dossier-503/reparder-les-vivants.html?osa=e477e26001a3336f006cba73f7e67272cae9f7dd> consulté le 25/7/2016

⁹ - C'est dans son ouvrage que Gérard Genette utilise les termes de factuel et fictionnel, comme titre de l'un de ses chapitres.

¹⁰ - Gérard Genette place comme type factuel le genre autobiographique où les faits se rapportent au réel.

¹¹ - Gérard Genette, *Fiction et Diction*, Paris, Editions Du Seuil, 1991, p.67.

¹² - Réparer les vivants, Entretien avec Maylis de Kerangal effectué par *Fiolof* sur Culturapoining.com dans le cadre du festival Hors Limites, diffusé sur le site : <https://www.culturapoining.com/livres/entretien-avec-maylis-de-kerangal/20140401>, en 1/4/2014, consulté le 20/9/2016

¹³ - Le **prologue**: est la première partie d'une œuvre littéraire ou la première scène d'une œuvre dramatique, faisant office de préface, d'introduction ou de préambule, et servant à situer les personnages et l'action de l'œuvre en exposant divers points essentiels à connaître pour l'intelligence de la pièce.

Prologue (littérature), *Wikipédia, L'encyclopédie libre*, diffusé sur [https://fr.wikipedia.org/wiki/Prologue_\(litt%C3%A9rature\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Prologue_(litt%C3%A9rature)) consulté le 25/11/2016.

¹⁴ - Epilogue : Ce terme désigne en général une partie finale ajoutée, comme de surcroît, à un discours, à un ouvrage, en lui-même complet. C'est l'opposé du prologue et, comme celui-ci sert souvent à présenter au lecteur les personnages avant l'action, l'épilogue peut être employé à faire connaître ce qu'ils deviendront, l'action accomplie. Epilogue (littérature), *Wikipédia, L'encyclopédie libre*, diffusé sur <https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89pilogue> consulté le 25/11/2016.

¹⁵ - Thomas Rémige, l'infirmier, après la réussite de chaque greffe avait l'habitude de fredonner ce chant, qui célèbre cette nouvelle vie, née de la mort devenant ainsi une « belle mort ».

¹⁶ - Notons que l'auteure s'ingénue à donner les moindres détails de cette journée qui inaugure le récit. Tout est décrit, rapporté, détails, sentiments, réflexions.

¹⁷ - IL s'agit de la salle de l'hôpital où gît le corps de Simon Limbres, son fils.

¹⁸ - d'après la loi : le diagnostic de mort encéphalique doit être effectué par deux médecins qui ne travaillent pas dans le processus de transplantation, quand le donneur était mort et que précisément il ne pouvait plus parler, ne pouvait plus consentir, leur épargnera d'entendre que n'avoir rien dit de son vivant équivalait à dire oui . ainsi, pour une personne décédée : toute personne n'ayant pas fait connaître son refus du prélèvement de son vivant est présumée consentante.

¹⁹ - Rappelons que ce chapitre s'étend de la page (117) à la page (134), alors que tout le roman compte 281 pages.

²⁰ - Notre choix s'est fondé sur l'importance et les dimensions qu'occupe le factuel dans ces deux chapitres.

²¹ - Notons, dès à présent, que si les personnages du texte ainsi que l'histoire sont d'ordre fictionnel, l'opération même de la greffe qui occupe une place primordiale dans le roman n'a été écrite que d'après une longue documentation à ce sujet. Ainsi dans un entretien, l'auteure a tenu à le dire :

« J'ai rencontré, grâce à l'Agence de la biomédecine, un infirmier qui coordonne les greffes, une personne centrale dans la réalisation des greffes, comme il est central dans le livre. J'ai contacté La Salpêtrière, où j'avais repéré qu'avait lieu le plus grand nombre de greffes du cœur. Ils m'ont accueillie pour voir une réimplantation. Je me suis intéressée à ce qu'est une greffe, comment ça se passe, ce que ça implique, quels en sont les cadres temporels, juridiques, etc. Mais aussi à un matériau plus vaste: les textes fondamentaux, des textes d'histoire, dont certains sont cités dans le roman. Notamment *L'Homme devant la mort* de Philippe Ariès, *La Sculpture du vivant* de Jean Claude Ameisen ou *Essai sur le don* de Marcel Mauss. »

Greffe du cœur, la geste héroïque de Maylis de Kerangal Entretien effectué par le Magazine *Le TEMPS*, diffusé sur le site <https://www.letemps.ch/culture/2014/02/21/greffe-coeur-geste-heroique-maylis-kerangal> à la date de 21/2/2014, consulté le 25/10/2016

²² - Harfang rappelle : « un à un ceux qui ont construit scientifiquement le geste de la greffe, les premiers transplantateurs, les pionniers, Christiaan Barnard au Cap en 1967, Norman Shumway à Stanford en 1968, ou encore Christian Cabrol ici, à la Pitié, des hommes qui avaient inventé la transplantation, l'avaient conçu mentalement, l'avaient composée et décomposée des centaines de fois avant de la réaliser, tous hommes des années soixante, bourreaux de travail et stars charismatiques » (R L V p.275)

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

Corpus

- DE KERANGAL Maylis, *Réparer les vivants*, Paris, Gallimard, 2014.

Ouvrages critiques

- ASHOLT Wolfgang et DAMBRE Marc, *Un retour des normes romanesques*, dans la littérature française contemporaine, Paris, Presses de la Sorbonne, 2010.

- BAMOYOUT Tiphaine, *L'Intertextualité*, Paris, Nathan, 2001.

- BESSIERE Jean, *Le roman contemporain ou la problématique du monde*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010.

- BLANCKMAN Bruno et MILLOIS Jean- Christophe, *le roman français aujourd'hui ; transformation, perception, mythologies*, Paris, Prétéxte éditeur, 2004.

- BLANCKMAN Bruno et MURA- BRUNEL Aline et DAMBRE Marc, *Le roman français au tournant du XXIe siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004.

- BRAUDEAU Michel, PROGUIS Lakis, SALGAS Jean- pierre, VIART Dominique, *Le roman français contemporain*, Paris, Ministre des Affaires étrangères, 2002.

- BRUNEL Pierre, *Glissement du roman français au XXe siècle*, Paris, Klincksieck, 2001.

- DAMBRE Marc et GOSSELIN- NOAT Monique, *L'éclatement des genres*, Paris, Presses de la Sorbonne, 2001.

- GENETTE Gérard, *Fiction et Diction*, Paris, Editions Du Seuil, 1991

- RULLIER- THEURIET Françoise, *Les genres narratifs*, Paris, ellipses, 2006.

- VIART Dominique, VERCIER Bruno, *La littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2^e édition augmentée, 2008.

Articles sur DE KERANGAL Maylis et son œuvre

- Les coulisses de... « Réparer les vivants », paru dans *Le Monde*, diffusé sur http://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2016/10/31/les-coulisses-de-reparer-les-vivants_5023086_4500055.html consulté le 31/10/2016

- *Réparer les vivants: ceci est mon corps*, Par Astrid de Larminat, Publié le 15/01/2014, paru dans *le Figaro*, diffusé sur

<http://www.lefigaro.fr/livres/2014/01/15/03005-20140115ARTFIG00488--reparer-les-vivants-ceci-est-mon-corps.php> consulté le 20/10/2016

- *Rentrée littéraire - Maylis de Kerangal, au cœur de l'homme*, Modifié le 23/01/2014 à 13:45 - Publié le 22/01/2014 à 06:54 | *Le Point.fr* diffusé sur http://www.lepoint.fr/livres/rentree-litteraire-reparer-les-vivants-au-coeur-de-l-homme-22-01-2014-1782919_37.php consulté le 20/9/2016

- « Réparer les vivants », de Maylis de Kerangal : Un cœur à prendre, Publié le 16 janvier 2014, diffusé sur *Politis*

<https://www.politis.fr/articles/2014/01/reparer-les-vivants-de-maylis-de-kerangal-un-coeur-a-prendre-25235/> consulté le 1/9/2016

"Réparer les vivants" de Maylis de Kerangal en tournage en septembre, par Vincy Thomas, avec AFP, le 26.08.2015, diffusé sur <http://www.livreshebdo.fr/article/reparer-les-vivants-de-maylis-de-kerangal-en-tournage-en-septembre> consulté le 20/10/2015

- Maylis de Kerangal au cœur du réel, samedi 16 mai 2015, *Journal d'un lecteur*, diffusé sur <http://journallecteur.blogspot.com/2015/05/maylis-de-kerangal-au-cur-du-reel.html> PUBLIE PAR PIERRE MAURY A 09:28 consulté le 20/7/2015

- « La ponctuation est l'anatomie du langage ». Maylis de Kerangal, **Isabelle Serça**, *Littératures*, diffusé sur <https://litteratures.revues.org/389> consulté le 15/9/2015

- En librairie: Réparer les vivants, de Maylis de Kerangal, *Mon cœur ce héros*, 22 janvier 2014, *Gala*, diffusé sur

- http://www.gala.fr/1_actu/culture/en_librairie_reparer_les_vivants_de_maylis_de_kerangal_305824 consulté le 25/9/2015

Sitographie

- Prologue (littérature), *Wikipédia, L'encyclopédie libre*, diffusé sur [https://fr.wikipedia.org/wiki/Prologue_\(litt%C3%A9rature\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Prologue_(litt%C3%A9rature)) consulté le 25/11/2016

- Epilogue (littérature), *Wikipédia, L'encyclopédie libre*, diffusé sur <https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89pilogue> consulté le 25/11/2016

Entretien

- Réparer les vivants, Entretien avec Maylis de Kerangal effectué par *Fiolof* sur *Culturapoing.com* dans le cadre du festival *Hors Limites*, diffusé sur le site : <https://www.culturapoing.com/livres/entretien-avec-maylis-de-kerangal/20140401>, en 1/4/2014, consulté le 20/9/2016

- Greffe du cœur, la geste héroïque de Maylis de Kerangal, Entretien effectué par le Magazine *Le TEMPS*, Publié vendredi 21 février 2014, diffusé sur le site <https://www.letemps.ch/culture/2014/02/21/greffe-coeur-geste-heroique-maylis-kerangal>, consulté le 25/10/2016

- Réparer les vivants, Par FRANÇOIS REYNAUD, Librairie des Cordeliers, Romans-sur-Isère, *Revue Page*, Entretien diffusé à la date de 30/1/2014 sur le site *Revue Page*, <http://www.pagedeslibraires.fr/dossier-503/reparer-les-vivants.html?osa=e477e26001a3336f006cba73f7e67272cae9f7dd> consulté le 25/7/2016

- Maylis de Kerangal : « A l'origine d'un roman, j'ai toujours des désirs très physiques, matériels » Propos recueillis par Marine Landrot, Publié le 21/03/2014, dans *Télérama* Mis à jour le 21/03/2014 sur <http://www.telerama.fr/livre/maylis-de-kerangal-a-l-origine-d-un-roman-j-ai-toujours-des-desirs-tres-physiques-materiels,109929.php> consulté le 10/12/2016